



HAL
open science

La périphérie de Constantine : émergence de nouvelles centralités et évolution des modes de vie.

Ahcene Lakehal

► **To cite this version:**

Ahcene Lakehal. La périphérie de Constantine : émergence de nouvelles centralités et évolution des modes de vie.. Penser la ville – approches comparatives, Oct 2008, Khenchela, Algérie. pp.95. halshs-00380578

HAL Id: halshs-00380578

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00380578>

Submitted on 3 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La périphérie de Constantine : émergence de nouvelles centralités et évolution des modes de vie

Lakehal Ahcene¹

La centralité de la ville de Constantine est étudiée dans cette communication à partir d'investigations menées sur les pratiques d'habiter. Une enquête a été effectuée dans le cadre de notre recherche doctorale, auprès de soixante-dix habitants de la périphérie de Constantine (précisément les habitants de la ville nouvelle Ali Mendjeli et la nouvelle ville Massinissa et que nous allons appeler tout au long de notre démonstration **d'habitants de la périphérie**) sur la base d'entretiens non directifs, longs et approfondis. Dans cette enquête, les pratiques d'habiter dans leurs logiques propres, ont été appréhendées à partir de discours, de paroles et de récits de vie que ne manquent pas de tenir les habitants quand ils sont interrogés sur leurs rapports quotidiens à leurs territoires de fixité ou de mobilité.

L'appréhension de la centralité de la ville de Constantine par les pratiques d'habiter sera soutenue, dans cette étude, par l'hypothèse que ces pratiques sont significatives sinon synonymes d'une **compétence habitante**. Nous entendons par ce concept de compétence, la capacité des habitants (néo-citadins, néo-ruraux, citadins, ruraux...) à s'approprier et à reconnaître les espaces de centralité. L'habitant est compétent parce qu'il a non seulement un comportement constructif et même inventif dans le territoire où il se meut, et non pas simplement consommateur passif, mais parce qu'il dispose également d'un ensemble de représentations, de perceptions et d'informations capitales en ce qui a trait à l'espace, au territoire, aux fonctions et même à l'esthétique. Nous soutenons que les formes de la centralité conçue par les aménageurs, se définit concrètement par les pratiques et les représentations que les habitants en font.

Les paroles habitantes recueillies, ont été retranscrites mot à mot, puis analysées dans leur moindre détail. Les résultats de cette enquête se déclinent en quatre têtes de chapitre résumant ce qui particularise et ce qui motive les pratiques urbaines des habitants de la périphérie de Constantine. Ces pratiques aideront à comprendre les différentes centralités urbaines de l'agglomération, telle que les habitants la vivent, la pratiquent et par conséquent la fabriquent ou, pour le moins, contribuent à sa fabrication.

Ces quatre chapitres ont les intitulés suivants :

1. «**Une attention prioritaire accordée à la vie pratique** » ou l'éloge par les habitants

¹ Doctorant, EMAM (Equipe Monde Arabe et Méditerranée), Laboratoire : CITERS, Université : François Rabelais, Tours, France

de la vie pratique et fonctionnelle de l'agglomération de Constantine. Elle se réalise particulièrement à travers la dominance des **logiques d'obligation** dans les actes d'installation des ménages dans les nouvelles territorialités périphériques, la survalorisation des pratiques de proximité (d'achat comme de sociabilité), la remontée de l'individualisme dans les pratiques de sociabilité et de loisir, ou le triomphe du « logement » comme point fixe de ces pratiques.

2. « **la permanence de quelques valeurs symboliques** » ou la prégnance des systèmes de valeurs dans la description et la justification des pratiques d'habiter. Ceci est particulièrement manifeste dans les propos des habitants relatifs à certains types de pratiques : les pratiques *régulières* du commerce spécialisé et des marchés du centre-ville ; la pratique régulière des « superettes » de l'agglomération; la méconnaissance ou l'évitement symbolique du commerce périphérique ; la sociabilité dans trois lieux symboliques (la sociabilité ostentatoire du centre-ville, la sociabilité d'appartenance au « village périphérique », la sociabilité nostalgique de l'ancien quartier de résidence).
3. « **La nouvelle culture urbaine des territoriants**», ou la multiappartenance urbaine à plusieurs centralités fondée sur les principes du libre arbitrage et de mobilité.
4. « **le polycentrisme hiérarchique ou paradoxal** » ou comment les centralités de l'agglomération se positionnent les unes par rapport aux autres.

1- Une attention prioritaire accordée à la vie pratique

A. Dans les pratiques d'installation

À la question « *pourquoi êtes-vous venu habiter la périphérie ?* », les habitants des villes nouvelles Ali Mendjeli et Massinissa, nous informent sur ce qui guide leur mobilité résidentielle. Trois catégories de motifs fondent leur acte d'installation dans la périphérie constantinoise.

Très clairement, s'ils s'installent en périphérie, c'est parce qu'ils n'ont pas de choix, ou du moins, leur choix est en fonction d'un certain nombre de contraintes. Parfois le choix est effectué de façon élective, à partir d'une évaluation positive de quelques éléments.

Pour la plupart des habitants, leur choix est imposé par des situations urgentes de relogement (glissement de terrains ou relogement des cas sociaux) ou obtenu dans le cadre de l'activité professionnelle. Les habitants reconnaissent leur neutralité dans cet acte d'installation. Une

phrase reprise à mainte fois, résume à elle seule, la démotivation des ces habitants : « *je ne suis pas venu, on m'a fait venir* ».

D'autres habitants, appartenant essentiellement aux couches moyennes, combinent dans leur installation, plusieurs paramètres qui tiennent compte des différentes contingences relatives à la possibilité de se loger dans des conditions compatibles avec leurs moyens financiers. La disponibilité du parc immobilier, les prix compétitifs des logements, les commodités du transport en commun, la proximité géographique du centre-ville sont autant de motivations qui ont guidé leur choix.

Moins nombreux sont les ménages dont l'installation est le résultat d'un choix effectué de façon élective, à partir d'une évaluation positive d'un certain nombre d'éléments de logement, du cadre bâti et du cadre de vie.

Au total, ces motifs et leur diversité, versent communément dans le registre de la justification pratique. Dénuées de toutes valeurs symboliques, ces motivations strictement utilitaires et platement fonctionnelles montrent, à quel point, la fonctionnalité de l'habitat a pris le pas sur l'idéalité de l'habiter (Y, Chalas. 2003).

B. Pratique de proximité :

Si les pratiques d'installation dans les espaces périphériques de Constantine sont liées à « la réalité pratique », les motivations des comportements d'achats semblent plus complexes et méritent plus d'investigation. Au-delà des « conduites d'approvisionnement » qui les motivent, ces pratiques d'achat, sont aussi le support et le champ de divertissement, d'échanges sociaux, de projections imaginaires et symboliques, voire d'affirmation identitaire et collective.

Ressortissant de notre enquête, les consommateurs de la périphérie de Constantine se distinguent en deux catégories. « Les consommateurs pragmatiques », habitants qui pratiquent les espaces commerciaux essentiellement pour s'approvisionner et les « consommateurs flâneurs », pour qui ces espaces commerciaux, sont un milieu propice aux stimuli de leur imaginaire.

Notre enquête montre que les pratiques d'achat se construisent à partir de ce clivage (pragmatique/symbolique). Néanmoins, les valeurs pragmatiques dominent ses actes d'achat qui deviennent le propre de toutes les catégories sociales. Les symptômes de cette

prédominance sont avant tout, manifestes dans les pratiques de « proximité²²».

Les habitants appartenant aux couches moyennes, conçoivent leurs recours aux commerces de proximité comme l'expression la plus anodine d'un mode vie, d'un mode d'habiter la ville. La brièveté de leurs phrases, prononcées du bout des lèvres, sans emphase, sans valorisation d'une motivation précise témoigne de la façon par laquelle ces habitants se représentent leurs pratiques de proximité.

Ainsi, on entend fréquemment « *J'habite ici, je fais mes courses ici* », « *je ne vois pas pourquoi aller ailleurs* », « *il est très courant que je fasse mes courses près de chez-moi, etc.* Très clairement, ce sont des paroles sans valorisation d'une motivation précise. C'est à peine si elles rappellent une attente centrale, si elles relèvent encore d'une attention particulière. Par ailleurs, si les pratiques d'achat de proximité ressortent d'un mode d'habiter, d'une logique de proximité spatiale entre commerce et logement, les habitants ne sont pas indifférents aux privilèges que cette proximité leur procure. Ils reconnaissent ces privilèges, tout en insistant sur l'idée que ces privilèges viennent après coup.

A ce titre, les habitants s'éternisent sur les avantages liés aux pratiques de proximité. Leurs propos versent rapidement dans l'expression des motifs découlant de phénomènes basiques voire utilitaires : proximité du lieu de résidence, rapport qualité/prix, accessibilité du site, facilité d'achat, offre commerciale, etc. Et même quand leur discours revêt des motifs symboliques, les justifications pratiques reprennent vite le dessus. Plusieurs d'entre eux avancent par exemple, le « *force des habitudes* » comme motif clé à leurs pratiques. Mais rapidement, ils reviennent sur les vertus pratiques de ce maintien : facilités de paiement, assurance de bons conseils, etc.

Pour les habitants appartenant aux catégories sociales inférieures, les achats de proximité sont essentiellement des pratiques « **d'obligation** », considérées comme étant *avant tout* un choix contraint, imposé par leur mobilité restreinte. La faible motorisation de ces catégories, les coûts de déplacement, la distance, la perte de temps sont les contraintes communes à la mobilité de ces habitants. S'ajoutent à celles-ci, toutes sortes de contraintes d'ordre qualitatif inhérentes aux conditions du transport en commun : manque de sécurité, de confort ou de respect.

²² Nous entendons par ce vocable, l'ensemble des achats banals et anomaux qui se réalisent dans le périmètre le plus proche du logement, du quartier et à défaut, de la commune. Quoique cette notion de proximité, reste complexe et devrait se concevoir à géométrie variable.

2-La permanence de quelques valeurs symboliques

Quand les pratiques d'achats se motivent par des valeurs symboliques, c'est les systèmes de valeurs et de représentations qui priment. Précisément, ce n'est pas tant les pratiques elles-mêmes qui semblent relativement partagées par les habitants, que le sens qu'ils en donnent, les valeurs qu'ils mobilisent et la manière même dont ils les décrivent, qui les distinguent le plus. Ceci est particulièrement manifeste dans leurs propos relatifs à trois types de pratique : la fréquentation régulière des « marchés du centre-ville traditionnel » et des « supérettes » pour leurs achats banals, le privilège accordé pour le commerce spécialisé du centre-ville et, enfin, l'évitement ou la méconnaissance - plus symbolique que réel - des espaces commerciaux périphériques.

A. La fréquentation régulière des « supérettes » et des « marchés du centre-ville »

La pratique des supérettes et des marchés du centre-ville n'est pas véritablement particulière. Très commune pour les habitants de la périphérie de Constantine, elle concerne tous les niveaux de la hiérarchie sociale. Seule *la régularité*, la réalisation d'une partie importante des achats banaux ou encore la préférence accordée à des marchés et des supérettes réputées bourgeois (le marché de Saint-Jean au centre-ville, le supermarché Ziania à Boussouf, la supérette de *Halabi* ...) semblent caractériser les pratiques des habitants à *fort capital culturel*³. Le discours de ces habitants se distingue plus, par la valeur symbolique qu'ils accordent à ces pratiques et qui tient remarquablement à *la qualité des produits « étrangers »*, à l'authenticité des relations avec les commerçants et au plaisir que leur inspire cette situation urbaine liée au cadre physique et sensible des marchés ou des supérettes.

Ces trois motivations attestent chez ces habitants, de leur attention aux détails de la vie citadine, du privilège qu'ils accordent au contexte d'urbanité de la pratique, à l'expression de leur appétence citadine (L.Cailly, 2004) et à leur attention à un mode de vie révélant une marque de distinction sociale.

Ainsi, ces trois motivations donnent aux marchés du centre-ville et aux supérettes un caractère de micro-centralité commerciale consacrée pour sa valeur d'usage et non pour sa fonctionnalité strictement marchande.

³ : P. Bourdieu utilise ce vocable pour désigner les individus qui disposent d'une forte culture citadine.

B. L'attachement aux commerces spécialisés de centre-ville

Les motifs qui sous-tendent la pratique régulière et intensive des marchés du centre-ville et des supérettes par les habitants de la périphérie, interviennent sans grande modification dans la justification de la pratique, non moins régulière, des magasins spécialisés du centre-ville.

Ainsi, le commerce spécialisé du centre-ville est communément fréquenté par les habitants de la périphérie constantinoise. Seule *la régularité* de ces pratiques distingue les uns des autres et, devient l'apanage des habitants les plus aisés (fort capital culturel et économique). Deux éléments motivent les pratiques de ces habitants.

La première raison pour laquelle les habitants de la périphérie fréquentent assidûment le commerce du centre-ville dans leurs pratiques d'achats (surtout anomaux), est liée à l'intérêt qu'ils portent aux produits de *qualité liée à l'idée de spécialisation* des commerçants. Ce souci apparaît de manière implicite à travers le prestige et la notoriété - largement reconnue - de certains commerces qu'ils pratiquent, par exemple « *Al-Mzabia* » pour les tissus et les articles de femme, « *les Turcs* » pour la bijouterie, « *Al-Hilaly* » pour la pâtisserie ...etc. Néanmoins, ce souci qualitatif, s'il constitue assurément pour une large masse des habitants, une satisfaction que procure la consommation ou l'usage de tels produits, est associé à une marque de distinction sociale pour les d'habitants à fort capital économique ou culturel. Ces habitants expriment leurs pratiques du commerce du centre-ville comme prolongement logique à leur « *citadinité résidentielle* » et affirment leur attention à la vie citadine, souvent ostentatoire, en la liant symboliquement au centre-ville.

Le deuxième attrait que présente, à leurs yeux, le commerce spécialisé est précisément d'être localisé en centre-ville. Très rapidement les propos des ces habitants versent dans la mythification des images et des formes liées au cadre bâti, aux espaces historiques et symboliques du centre-ville. *Plus que la fonctionnalité du commerce spécialisé, c'est l'urbanité du centre-ville qui imprègne le discours des habitants.* Cette urbanité prend plus d'importance pour les habitants qui associent leurs comportements d'achat à des pratiques de déambulation, de promenade ou de lèche-vitrine.

C. L'évitement symbolique du commerce de la périphérie

L'analyse fine des paroles habitantes fournit une troisième situation de pratiques d'achat qui se traduit dans *l'évitement*, symbolique plus que réel, du commerce périphérique. Cet évitement se retrouve en particulier dans les pratiques des habitants à fort capital culturel mais à revenu moyen qui ont quitté le centre-ville - leur ancien quartier- dans des situations d'urgence, et qui se sont installé dans la périphérie.

L'évitement que manifestent ces habitants se concrétise dans la part importante de leurs achats banals hors de leur nouveau quartier de résidence, privilégiant le centre-ville traditionnel ou les polarités commerciales spécifiques situées dans le péricentre de l'agglomération.

Ces habitants boudent le commerce de proximité et le commerce périphérique en général. Ils ne les fréquentent qu'à titre *d'obligation, de nécessité ou d'urgence*. Une urgence due, par exemple, à la sortie tardive du travail, ou les achats imprévus de dernières minutes. C'est uniquement dans ces cas qu'ils reconnaissent l'utilité du commerce de proximité comme *approvisionnement d'appoint*.

Ces habitants manifestent « *une méconnaissance* » du commerce de proximité et le reconnaissent sans gêne. Dans leurs propos, cela n'est ni irrationnel, ni asocial, mais est en association logique à leur attachement à des espaces commerciaux qu'ils jugent conformes à leur citoyenneté, à leur classe sociale ou à leur capital culturel. Plus précisément, cet attachement concerne leur ancien quartier de résidence, ou le centre-ville traditionnel.

Cette relation à l'urbanité et/ou la citoyenneté se confirme dans la description stigmatisante qu'ils font des espaces commerciaux périphériques : le manque d'entretien et la saleté de l'environnement commercial, la pauvreté des ambiances sensibles et architecturales. La stigmatisation ne porte pas que sur les espaces commerciaux. C'est l'ensemble des espaces périphérique eux-mêmes, ainsi que leurs habitants qui sont sujet de stigmatisation : « *la ville nouvelle est une ville des pauvres* », « *un bidonville nouveau* », « *une ville de gourbi* », « *La ville nouvelle n'est rien qu'un dortoir pour moi* », « *je n'habite pas la ville nouvelle, je dors à la ville nouvelle* », « *mon logement est ici, mais mon adresse est ailleurs* ».

De plus, si ces habitants boudent consciemment le commerce de proximité (comme étant catégorie fonctionnelle périphérique), c'est parce que le contexte de faible urbanité de cette périphérie, ne répond pas à leurs attentes esthétiques, architecturales et urbanistiques. À l'antipode des images du centre-ville (le rocher), dense, minéral et bien architecturé, les espaces périphériques sont décrits, par ces habitants, sur le mode de « la pauvreté », « l'immensité », « la vacuité » ou encore « la brutalité » architecturale.

Ces habitants qualifient de manière très précise la périphérie, de « **lieu de non-appartenance** ». C'est un sentiment qui revient sans cesse dans leurs discours : la ville nouvelle en dehors de leur domicile, y compris ses espaces commerciaux, c'est **l'inhabitable**.

2- La culture urbaine des territoriants

Définir les pratiques urbaines des habitants de la périphérie de Constantine, ce n'est pas seulement se référer aux valeurs pragmatiques et symboliques, aux intentions et aux valeurs de la vie pratique de la proximité, au contexte d'urbanité fort du centre-ville, aux permanences du clivage centre/périphérie.. C'est également prendre en considération le fait que les habitants s'approprient leur ville selon le principe du « **libre arbitrage** ».

Le principe du « **libre arbitrage** », suivant les pratiques d'habiter, est une forme de combinaison illimitée des pratiques réticulaires relevant à la fois d'une attention prioritaire aux avantages que procurent la proximité des ses territoires quotidiens et d'une attention aux représentations et valeurs qui revêtent ces pratiques éclatées dans les différents lieux de la métropole, voire de la région. Ce principe de libre arbitrage ou de libre choix permet concrètement à ces deux attentions de se côtoyer plus que s'opposer.

Ce principe du « **libre arbitrage** », entre les différentes centralités de l'agglomération, est l'aboutissement d'une dynamique collective selon laquelle une majorité d'habitants construisent leurs chaînes de pratiques d'achats anomaux, tout comme ceux relevant des besoins quotidiens en nourriture, utilisent les services d'une institution, d'un médecin ou d'une banque, façonnent leurs réseaux de sociabilité, passent leurs loisirs réguliers ou occasionnels très près ou très loin de chez-eux, dans le rez-de-chaussée de leurs immeubles, dans le centre-ville traditionnel de Constantine ou dans les petites centralités communales ou, bien au-delà, dans les centres limitrophes de l'agglomération (Ain M'Lila, Al-alma...etc.). Ce principe est illustré par la reconstitution des déplacements d'un habitant récemment installé Ali Mendjeli. Celui-ci fréquente tel souk pour sa viande de chameau ou ses dattes, telle supérette pour la rareté des ses produits et la sympathie des ses vendeurs. Il évite l'épicerie au pied de son immeuble à cause de la mauvaise qualité ou la dégradation de l'environnement commercial. Il achète son pain à Zouaghi ou au Khroub parce qu'il semble meilleur. Il se rend chez son médecin traitant à Didouche Mourad, de l'autre côté de l'agglomération constantinoise. Il fait encore un certain nombre de ses achats dans son ancien quartier de résidence, à Filali, loin des ces nouveaux voisins de la ville nouvelle et ainsi il en profite pour maintenir et actualiser ses relations de voisinage de son ancien quartier pouvant ainsi se sentir encore comme appartenant à ce quartier. Ce portrait, c'est l'image de l'habitant *territoriant*⁴, grand zappeur des centralités différentes. En bref, c'est le portrait d'un habitant qui pratique l'agglomération et non seulement son quartier.

⁴ : MUNOZ F., « la ville multipliée, métropole des territoriant s », in CHALAS, Y., L'imaginaire aménageur en mutation, Ed L'Harmattan, 2004.

Le principe du « *libre arbitrage* » ou du « *libre choix* » est nourri voire conditionné, par le principe de mobilité tout autant qu'il nourrit en retour ce dernier. **La mobilité pour ce genre de pratiques territorialisées est une condition nécessaire voire obligatoire.** Plus précisément, pour être *territoriant* dans l'agglomération de Constantine, pour appartenir à plusieurs territoires, pour fréquenter systématiquement plusieurs centralités, il faut être mobile. A ce titre, *les territoriants* Constantinois, affirment l'émergence d'un nouveau mode de vie et témoignent d'une nouvelle **culture de mobilité** dans les pratiques d'habiter métropolitaines.

4-Le polycentrisme hiérarchique ou paradoxal

L'analyse des pratiques d'habiter donne la possibilité d'évaluer les degrés d'appropriation et de reconnaissance de la centralité urbaine planifiée (ou non) par les aménageurs. Elle permet également de comprendre les modes de fabrication pratiques et symboliques de la centralité par le biais des usages et des représentations en décrivant notamment les formes d'investissement fonctionnel et/ou symbolique qui se jouent dans ces espaces centraux. En filigrane, plusieurs centralités sont investies par les métropolitains constantinois. Sur la base des pratiques d'habiter décrites plus haut, nous avons identifié trois types de centralité :

- **Une centralité privée** focalisée sur l'habitant et sa sphère domestique. Le logement est le théâtre d'action de cette centralité.
- **Une centralité pragmatique** se construisant sur la base des pratiques urbaines donnant attention aux vertus de la vie pratique de ces comportements de proximité ou éclatés sur l'ensemble du territoire métropolitain.
- **Une centralité symbolique** affectée par des valeurs culturelles et se résumant essentiellement à la hiérarchisation de haut-lieux qui sont fréquentés ou non.

Très clairement, ces centralités de la métropole de Constantine ne sont pas de même nature. Non seulement elles sont différentes dans leurs formes, mais également dans leurs contenus fonctionnel et idéal. Ces centralités peuvent relever d'un regroupement commercial spécifique mais aussi d'un noyau villageois à l'ancienne qui réunit mairie, mosquée, marché, commerces et place publique propice à la sociabilité et à la déambulation. Certaines centralités sont monofonctionnelles, d'autres, au contraire, plurifonctionnelles. Il y a des centralités de services, d'administration, de culture, de petits commerces réunies entre elles dans un même

lieu ou dispersées dans l'espace urbain. Il y a des centralités où l'on peut se promener, d'autres à l'inverse ne se prêtent pas à ce type de pratiques urbaines élémentaires.

Le polycentrisme de la ville de Constantine est à la fois « **hiérarchique et paradoxal** ». C'est un polycentrisme hiérarchique, parce qu'il confirme la supériorité du centre-ville traditionnel sur le reste des centralités périphériques. Mais il est paradoxal, parce qu'il propose aussi une diversité de centralités émergentes ou confirmées dans la grande périphérie constantinoise. Autrement dit, ce polycentrisme est hiérarchique quant il s'agit du positionnement centre/périphérie et il est paradoxal ou contrasté, dans le rapport périphérie/périphérie.

A. Le centre traditionnel à encore des beaux jours devant lui

Le premier constat qui ressort de l'analyse des pratiques et des représentations habitantes confirme le poids lourd et écrasant du centre-ville traditionnel de Constantine appelé communément le « Rocher ». C'est la centralité à la fois « pragmatique » et « symbolique » de l'agglomération. Elle est pragmatique du fait de la concentration du commerce de luxe et spécialisé, de la fréquentation régulière des institutions du pouvoir, de la polyfonctionnalité des services et de la proximité spatiale de ses pôles. Mais cette centralité est aussi symbolique par son passé, par son architecture historique associant ville coloniale et ville arabe, par la sédimentation des tissus urbains, par un vécu enraciné dans l'histoire des objets et des individus. C'est le creuset des pratiques de sociabilité, de loisir et de consommation. Le centre-ville traditionnel est un espace de référence et de satisfaction. Il confère à chacun son identité en conciliant toutes les oppositions et en permettant toutes les diversités. Un habitant du Khroub nous dira, « *si tu ne pratiques pas le centre, tu n'es pas Constantinois* ». En bref, Le centre-ville traditionnel de Constantine est à tous.

B. La centralité communale périphérique

Nous désignons par là, les centres des communes de la périphérie, anciens bourgs ou villages agricoles, qui se sont développés sous les effets de l'initiative privée ou de l'urbanisme volontariste mené par l'Etat (les cas de la ville du Khroub, d'Ain Smara, de Didouche Mourad et Hamma-Bouziiane). Ou encore des villes créées ex-nihilo et qui disposent aujourd'hui d'un potentiel démographique, économique et fonctionnel substantiel (le cas des villes nouvelles d'Ali Mendjeli et de Massinissa).

Ces villes satellites se trouvent aujourd'hui intégrées dans la nébuleuse urbaine constantinoise. La centralité dans ces espaces, s'incarne à travers deux formes différentes. La première correspond à une centralité qui opère dans le noyau villageois originel. C'est là où se

trouve la petite mosquée, juxtaposée à la mairie et devancée par la petite place du marché ou la place des martyrs. À l'opposé de cette forme de centralité-village, se théâtralise une centralité d'un contenu fonctionnel et idéal différent : de grands boulevards aménagés, issus de l'urbanisme des ZUHN, le long desquels sont distribués commerces, services et espaces publics. Ces centralités, bien que secondaires par rapport au centre-ville de l'agglomération, jouent un rôle identitaire certain pour les habitants des communes périphériques en offrant services et commerces de proximité.

C. La centralité de quartier à l'intérieur des villes satellites

Celle-ci relève d'une autre logique. Cette centralité change d'échelle suivant la notion que donnent les habitants au quartier. Elle peut être représentée, pour l'habitant, par le commerce de son immeuble de résidence, de son îlot d'habitation ou de son lotissement ou par la rue commerçante juxtaposant son logement. Ces centralités sont localisées dans les communes périphériques citées plus haut, comme elles peuvent se situer à l'extérieur, dans les nouveaux lotissements. Elles relèvent de manière exemplaire de la centralité pragmatique. Leur valeur identitaire est souvent faible, contrairement à leur rôle de micro-centralité qui fonctionne à plein : elles réunissent les services de proximité du quartier. La fréquentation de ces centralités se fait concrètement pour des achats banals ou d'urgence, ou encore pour des moments de sociabilité occasionnelle.

Sans pour autant essayer d'épuiser le débat posé autour de la question du « quartier », sur sa permanence ou son déclin, nous constatons que les liens de proximité demeurent forts dans les espaces périphériques de Constantine. Mais il est important d'ajouter, que ce ne sont pas les pratiques de proximité qui sont en déclin, mais plutôt le sens qu'y donnent les habitants. À ce titre, le quartier, s'il semble toujours « un espace de vécu », n'est plus « un territoire d'identité » pour ses habitants.

D. Les centralités de rassemblement

Le critère principal d'identification de ces centralités émane de l'homogénéité des pratiques habitantes qui s'y déroulent. Ces pratiques sont guidées généralement par une attention au gain de temps, au regroupement des achats et par la possibilité de profiter de la spécialisation du commerce et des services qui s'y regroupent. Dans la périphérie de Constantine, les axes routiers sont souvent sujets à ce genre de regroupements commerciaux polarisant des comportements divers. La zone appelée communément « *L'ONAMA* » et la partie dite « El Hamma » en sont l'exemple.

Les souks de la grande périphérie (souk du Khroub, d'Ain-Smara, d'Ali Mendjeli et d'El-hamma), quant à eux, attirent des flux de personnes et économiques importants. Dans ces polarités (les souks), les pratiques d'habiter dépassent largement l'aspect utilitaire de l'acte marchand, pour s'ouvrir à des pratiques diversifiées analogues à celles du centre-ville : déambulation, promenade sans motif d'achat, brassage social, etc. Les souks de l'agglomération de Constantine s'affichent comme des micro-centralités, à la fois pragmatiques et symboliques.

E. Les équipements centraux et autres formes de centralité inattendues :

Certaines formes de centralités ont également été répétées de façon ponctuelle et résiduelle autour de certains équipements, pour certaines catégories de populations et selon certaines temporalités. L'université Mentouri dite la « *fac* », plus que sa fonction culturelle, représente, surtout pour les jeunes couples, une centralité de loisir et de sociabilité. Pour ce public, elle est surtout fréquentée pour son faible contrôle social, sa forte mixité ou son urbanité appréciée.

Les équipements collectifs (cités universitaires, lycées, centres culturels....) sont autant d'équipements périphériques qui polarisent, pour des motifs divers, des pratiques de masse.

Les pratiques de loisir restent un registre qui se développe aléatoirement et de façon épisodique dans des espaces périphériques différents (le parc de *Jbel El wahch*, les cafés, les monuments historiques comme le tombeau de Massinissa au Khroub...). Le recours à « *la nature* », la recherche du « *vide* » dans la périphérie, semble plus important dans les pratiques de loisir et de sociabilité des Constantinois métropolitains. À l'antipode de cette idée de *sortir de la ville*, « le logement » s'affiche comme le point fixe de ces pratiques de sociabilité et de loisir. Le constat confirme la remontée de « *l'individuation* » dans la société urbaine Constantinoise.

Conclusion

Au terme de cet éclairage sur l'urbanité/centralité de l'agglomération de Constantine par les pratiques d'habiter, une double conclusion paraît s'imposer.

Le centre-ville traditionnel aura encore de beaux jours devant lui. Il restera probablement encore longtemps une référence et un lieu prisé par la société périphérique constantinoise. En filigrane, ce sont les valeurs assignées à son urbanité et associés à ses pratiques qui semblent plus résistantes et encore permanentes. Le symbolisme du centre-ville est associé à l'idée d'exprimer sa citadinité, son identité territoriale et sociale.

Cependant, le centre-ville traditionnel ne peut plus prétendre incarner à lui seul le phénomène de centralité. D'autres lieux, d'autres espaces, incarnent dorénavant la centralité. Plus exactement, dans les espaces périphériques de la métropole où des centralités urbaines émergent et se recomposent. La prégnance des valeurs pragmatiques dans les pratiques d'habiter, la nouvelle culture urbaine des *territoriant*s mobiles, le principe du *libre arbitrage* ou de *libre choix*, la survalorisation des pratiques de logement, sont les symptômes de cette émergence.

Au final, la ville de Constantine paraît évoluer selon un mouvement à la fois **global et double**. Global parce que la ville s'installe très loin de son Rocher, de ses bases traditionnelles, passant ainsi à l'objectif de reconquête de la périphérie par le centre. Double parce que ce n'est pas seulement la ville-centre qui ramène la périphérie en son sein, mais simultanément la périphérie ramène le centre en son sein. Des objets, des éléments d'espace, des morceaux de territoire se fabriquent, des modes de vie, des pratiques se construisent dans la périphérie, loin de la ville mère.

Bibliographie :

ASCHER, François. *Métapolis ou l'avenir des villes*. Ed. Odile Jacob 1995

AUTHRIER, Jean-Yves. BACQUE, Marie-hélène. GUERIN-PACA France. *Le quartier : enjeux scientifique, actions politique et pratiques sociale*, Ed. La Découverte 2007

BERTRAND, Michel-Jean. *Pratique de la ville*, Ed. Masson 1978.

BONNET, Michel et AUBERTEL Patrice (sous direction). *La ville aux limites de la mobilité*, Ed. Presse Universitaire de France 2006.

CAILLY, Laurent. *Lieux sportifs, territorialisation et territorialité*, mémoire de DEA 2000.

CAILLY, Laurent. *Pratiques spatiale, identité sociale et processus d'individualisation*, thèse de doctorat, université de Tours 2004.

CERTU. *Les temps de la ville et les modes de vie : quelles perspectives d'actions*, Certu septembre 2001.

CERTU. *Centralité dans la ville en mutation, quelles perspectives d'action pour les pouvoirs publics*, Certu 2003.

CHALAS, Yves. *L'Invention de la ville*, Ed. Anthropos 2003.

Cote, Marc. *Constantine- cité antique et ville nouvelle*. Ed. Média-Plus 2006.

DI MEO, Guy (sous la dir.), *Les territoires du quotidien*, L'Harmattan 1996

LANNOY, Pierre. *Le village périphérique un autre visage de la banlieue : spatialisation du quotidien et représentations sociales*, Ed. L'Harmattan 1996.

LEDRUT, Raymond, *l'espace de la ville*, paris, Ed. Anthropos 1968.

MUNOZ, F. « *la ville multipliée, métropole des territoriants* », in CHALAS Y., *L'imaginaire aménageur en mutation*, Ed. L'Harmattan 2004.

PIOLLE, Xavier. *Les citoyens et leur ville*. Ed. Privat 1979.